

## LA SYNTHÈSE MATÉRIALISTE

---

M. BERR. — Mesdames, Messieurs, la séance est ouverte.

Nous voici à notre sixième étape de la Semaine. Après avoir vu, dans une intéressante et brillante séance, l'idée de synthèse prendre une force nouvelle avec le positivisme de Comte et de Spencer, nous avons vu aussi ce que ce positivisme laissait à désirer; mais tout de même, nous sommes arrivés à une conscience pleine, au XIX<sup>e</sup> siècle, de l'idée et du besoin de synthèse.

Aujourd'hui, M. Julien Benda va nous parler de la synthèse matérialiste. Hier, dans un feuilleton d'Emile Henriot, dès les premières lignes, il était question de M. Julien Benda; et Henriot l'appelait « ce rationaliste endurci ». Je crois que cette façon de parler de lui ne déplait pas à M. Benda; et l'un des motifs pour lesquels nous sommes heureux de l'avoir au Centre, aujourd'hui, et de l'entendre, c'est qu'ici, c'est une maison du rationalisme. Je n'ai pas besoin de présenter M. Benda; son activité est admirable; ses publications ont été nombreuses ces derniers temps; il fait honneur à la pensée française. Je lui donne la parole, et nous l'écoutons.

M. BENDA. — Mesdames, Messieurs, la synthèse matérialiste — dont les organisateurs de ces causeries veulent bien me convier à vous entretenir — consiste, comme le mot le dit, à considérer tous les phénomènes comme des phénomènes matériels et en particulier — c'est là sa grande audace, qui lui vaut tout un monde d'adversaires — les phénomènes psychiques, les phénomènes de sentiment et de pensée, ce qu'une philosophie appelle — mais pour lui assigner une nature entièrement différente de la matière — *l'âme*. Cette conception matérialiste des phénomènes psychiques a pris, au XIX<sup>e</sup> siècle, avec les explorations de plus en plus poussées de la science, notamment biologique, une attitude de plus en plus assurée; non pas que certains savants, précisément biologistes — éminemment Pasteur — n'aient refusé de l'adopter, mais ils ont

fondé leur refus sur le besoin que leur cœur avait de croire, nullement, ce qui eût été troublant, sur leurs expériences de savant. Je voudrais vous indiquer deux formes de la conception matérialiste du fait psychique, de la « synthèse matérialiste », dont la paternité revient au XIX<sup>e</sup> siècle. L'une est la fameuse *théorie de l'émotion* de James et de Lange (vous la trouverez exposée avec tout le nuancement souhaitable dans le *Traité de Psychologie*, de Georges Dumas), selon laquelle le phénomène psychique de l'émotion — la peur, la tristesse, l'enthousiasme — a pour base, ou du moins pour concomitant nécessaire, un phénomène physiologique, une modification de l'activité respiratoire et circulatoire, la constriction ou la dilatation des nerfs vasomoteurs, etc... Théorie qui a été contestée dans ses détails, mais demeure intacte dans son ensemble. L'autre est la thèse dite du parallélisme psycho-physique, soit d'un parallélisme entre l'état psychologique et l'état cérébral, c'est-à-dire matériel; thèse qui, elle aussi, sort indemne des attaques dont elle a été l'objet de la part des spiritualistes, notamment de Bergson. Je me permets de vous renvoyer sur ce point à la critique que j'ai faite de cette dernière attaque dans mon ouvrage intitulé : *Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité*. Vous y trouverez aussi une réponse à la thèse qui veut voir une différence cruciale entre le monde matériel et le monde vivant parce que le monde matériel ne connaîtrait que des changements de quantité et de non *qualité*, ceux-ci étant, paraît-il, le monopole du monde vivant. Comme si les phénomènes chimiques, entre autres phénomènes matériels, ne constituaient pas essentiellement des changements de *qualité*, et comme si l'assimilation — « la synthèse » — que nous faisons ici entre la vie et la matière n'était pas parfaitement justifiée. Les récents assauts — prétendus scientifiques, expérimentaux — du spiritualisme contre la conception matérialiste des phénomènes psychiques ne sont rien autre jusqu'à ce jour que de brillants échecs.

*Matérialisme et spiritisme.* — A notre thèse certains opposeront les phénomènes dits d'occultisme, de « métapsychisme », dont la science, nous représentent-ils, ne donne pas d'explication, d'explication rationnelle. Admettons qu'elle n'en donne pas, affirmation dont l'absolutisme serait d'ailleurs à voir; ne pas donner d'explication rationnelle d'un phénomène n'implique nullement qu'on ne le tienne pas pour matériel. Dans une causerie faite ici même, M. Raymond Ruyer,

l'auteur de ces si suggestifs *Eléments de bio-psychologie*, a bien spécifié que des phénomènes auxquels il ne voyait pas d'interprétation rationaliste n'étaient nullement tenus pour cela par lui pour transcendants au monde matériel, pour surnaturels. Nos adversaires n'apportent aucune preuve de l'immatérialité des phénomènes dits de spiritisme. Ils nous rétorquent que nous n'en apportons pas davantage de leur matérialité. A quoi nous répondrons que nous faisons acte d'esprit scientifique en adoptant l'hypothèse la plus simple et que l'hypothèse de la matérialité de ces phénomènes est plus simple que celle de leur transcendance.

*Le cas de Spinoza.* — La conception matérialiste des faits psychiques, si elle s'est montrée particulièrement pressante à notre époque, ne l'a pas attendue pour s'affirmer; elle s'est signifiée dès la plus haute antiquité avec Démocrite, Epicure, Lucrèce, a été éclipsée au moyen âge par la théologie scolastique, est réapparue, du moins en principe, lors de la Renaissance avec un Pomponace et un Laurent Valla, en toute netteté au XVII<sup>e</sup> siècle avec Gassendi, plus ouvertement encore au XVIII<sup>e</sup> avec un La Mettrie et un d'Holbach. Voyez, quant à cette tradition, l'admirable *Histoire du Matérialisme*, de Lange. Il est un penseur toutefois dont Lange ne fait pas état dans cet historique, ou seulement indirectement, et qui pourtant y a droit à une place de tout premier plan, c'est Spinoza. Souvenons-nous que le dieu spinoziste a pour attributs *la Pensée et l'Etendue*, c'est-à-dire la *matière*, lesquels s'unissent dans sa souveraineté, et que *l'Ame*, pour le philosophe de *l'Ethique*, est l'idée *du corps*, c'est-à-dire quelque chose qui n'est nullement indépendant de la matière. Ce caractère matérialiste de la doctrine spinoziste, souvent méconnu à cause de sa dévotion à la raison, a été très bien compris par une nation « totalitaire », qui a, en tant que telle, élevé une statue au solitaire d'Amsterdam sur les bords de la Néva. Geste fort compréhensif, encore que l'auteur du *De libertate humana* n'eût peut-être pas souscrit à tous les dogmes de cette classe de ses admirateurs.

*Discontinuités au sein du monde matériel.* — Si tous les phénomènes, psychiques comme physiques, sont des phénomènes matériels, il n'en faudrait pas nier pour cela qu'il n'y ait entre eux, derrière cette identité de nature, certaines disparités que la science n'est pas arrivée à supprimer, certaines discontinuités qu'elle n'est pas parvenue à franchir. D'abord entre les phénomènes purement matériels et les phénomènes

vitaux entre les phénomènes purement mécaniques et la vie. Je prendrai deux définitions qu'on a données de la vie par rapport aux activités purement matérielles. L'une, de Spencer, toujours valable, me disent les biologistes modernes, énonce : « La vie est la coordination des actions à la fois simultanées et successives. » Or, je demande : où la matière prend-elle *en elle-même* l'initiative de cette coordination? En quoi cette coordination est-elle un effet *nécessaire* de la nature de la matière? L'autre — très profonde — du philosophe allemand Schelling, déclare : « La vie est la tendance à l'individuation. » Là encore, j'interroge : où la matière prend-elle, *en elle-même, dans sa seule nature*, l'initiative de cette tendance? C'est là une question à laquelle la science n'a pas de réponse et, apparemment, n'en peut pas avoir; il semble bien que la vie, *tout en étant un phénomène matériel*, constitue par rapport à la matière non-vitale une discontinuité, qu'elle manifeste ce que Renouvier, après Kant, a appelé *un commencement absolu*, donc une forme de liberté. Voici un autre spectacle qui mène à la même conclusion; c'est le passage de la vie purement instinctive, du pur vouloir-vivre, à la vie intellectuelle. Je ne vous apprends pas les efforts désespérés que font les philosophes qui partent du pur vital pour en tirer *par voie de continuité* la vie intellectuelle. C'est Bergson à qui l'on demande comment l'« intuition », la « durée », qui est la vie elle-même hors de tout élément intellectuel, va devenir, *par sa seule nature*, réflexion sur la vie, et qui répond que ce sera en se « renversant » en se « dilatant », on « se convulsant », en se « tordant sur elle-même », et autres images aussi pathétiques qui n'expliquent rien du tout. C'est l'existentialisme qui se bat les flancs (lisez Jaspers) pour tirer de l'état d'*indétermination* de la conscience, c'est-à-dire d'un état qui est la suppression formelle de toute intelligence, la véritable intelligence. La vérité sur ce sujet a été dite par Henri Delacroix, dans son excellent opuscule, *Les Formes supérieures de la Vie mentale* : « L'Intelligence est un fait premier; toutes les tentatives qu'on a faites pour déduire l'Intelligence ont échoué. » Tout cela dit, encore une fois, non pas pour infirmer la valeur de la synthèse matérialiste, si nous posons par là que tous les phénomènes sont matériels, mais pour nous inviter à ne pas céder à l'emportement de l'esprit de synthèse et à savoir reconnaître que, parmi les faits matériels, il en est qui, tout en étant matériels, ont une personnalité non réductible jusqu'à présent à celle des autres.

*Le matérialisme marxiste. — Ses erreurs. —* La synthèse matérialiste, qui est une position philosophique dont je viens de vous rappeler qu'elle remonte aux premiers âges de la pensée humaine, est tenue par beaucoup de personnes comme une création du marxisme. Je crois donc devoir toucher un mot des rapports de cette philosophie avec celle de l'auteur du *Capital* ou, plus exactement, avec celle de ses disciples actuels. Je vous dirai tout de suite que ceux-ci me paraissent se signaler par un prodigieux abus de l'idée de synthèse. C'est d'abord leur conception de l'histoire de la science, celle-ci étant identifiée, par esprit de synthèse, à un tout indécomposable, dont les moments se succèdent avec la même nécessité que ceux d'un être vivant, en sorte que, d'une part, le développement de la science n'a pas de place pour l'accident, le génie, forme de la liberté; que, d'autre part, tous ses moments, fut-ce les plus antiscientifiques, ont eu, paraît-il, leur utilité pour la science si on les replace à leur date. Je cherche en quoi la théorie de l'emboîtement des germes, ou de la saveur piquante des acides due à leurs particules pointues, ou des anguilles qui naissent du limon des fleuves, ont été utiles à la science, même ramenées à leur date; nous tenons là un exemple de plus de l'erreur à laquelle conduit l'analogie — purement littéraire et constamment pratiquée — entre le développement de l'humanité et celui d'un individu. C'est encore, toujours par esprit de synthèse, leur dogme selon lequel l'évolution de la science obéit à une loi qui unifie toutes ses manifestations. Cette loi, héritée de Hegel, vous la connaissez : la thèse provoque, par sa seule surrection, son antithèse, avec laquelle elle forme une synthèse, qui va elle-même créer son antithèse et ainsi de suite. Vue purement romantique (ce guerroisement continuel de la pensée avec elle-même est fort pathétique), mais qui, du moins dans son absolutisme, est totalement démentie par les faits; on ne compte plus les thèses qui, loin de créer *ipso facto* leur antithèse, ont régné souverainement pendant des siècles : le géocentrisme, le phlogistique, les esprits animaux; on ne compte plus celles qui n'ont jamais rencontré leur antithèse (je ne dis pas leur complément) : la théorie cosmologique de Laplace, la loi de la gravitation de Newton, la loi des proportions définies. C'est, toujours par esprit de synthèse, leur identification de la pensée scientifique avec la vie, alors que la pensée scientifique, chez l'individu comme chez l'humanité, connaît des phases étales, des paliers, tandis que l'être vivant

comporte un changement ininterrompu. Je ne dis rien de la « synthèse » qui consiste à identifier le travailleur manuel à l'intellectuel, l'ouvrier qui manie la matière au savant qui en cherche les lois, de telles doctrines obéissant à de purs mobiles politiques, pour ne pas dire démagogiques, et n'ayant, en tant que telles, rien à faire dans nos assises.

Je ne saurais laisser le matérialisme marxiste sans risquer d'être taxé par plusieurs personnes d'injustice en ne soulignant pas ce qui, d'après elles, fait sa haute valeur : l'accent mis sur le phénomène économique, sur les rapports de l'Homme avec la matière. Un humoriste a comparé la philosophie à un homme ivre assis sur un cheval; on le relève, dit-il, parce qu'il tombe d'un côté et alors il tombe de l'autre. C'est exactement ce qui se passe au sujet du phénomène économique; on peut dire que, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il ne tenait — à tort — aucune place dans les considérations des philosophes, alors qu'aujourd'hui, du moins dans une certaine philosophie, il la tient *toute*. Je n'ai pas besoin de vous dire les erreurs de cette seconde position; par exemple, quand elle nous assure que les systèmes philosophiques sont des effets du régime économique que subirent leurs auteurs, alors qu'un Spinoza et un Malebranche qui vécurent exactement sous le même, ont adopté des systèmes strictement contraires, l'un le panthéisme intégral, l'autre l'anthropomorphisme absolu. On me dira que de tels excès sont inévitables chez ceux qui veulent imposer une doctrine et que c'est par ces excès qu'ils y parviennent. Je le crois. Mais notre rôle ici n'est pas de juger ce que les doctrines contiennent de pouvoir entraînant, mais ce qu'elles ont de vrai — ce qui est fort souvent tout autre chose.

*Philosophes contre l'esprit de synthèse.* — L'esprit de synthèse a rencontré des adversaires, et parmi des penseurs très haut considérés comme tels. L'un d'eux, Brunschvicg, a déclaré, à la Société de Philosophie, que la tendance à l'unification du savoir était le propre d'une pensée scientifique dans l'enfance, que lorsque celle-ci serait parvenue à l'âge adulte elle comprendrait que les généralisations sont des satisfactions données à un « faux idéal », qu'elle n'exercerait plus que l'« esprit de finesse » en tant que « science assouplie, rompant avec toutes les formes cristallisées de la logique classificatrice », autrement dit avec toute classification, vu qu'une classification est « cristallisée », du moins pour un moment, ou qu'elle n'est pas; qu'aussi bien elle abandon-

nerait les « puérides tentatives de vastes unifications », mais que, devenues enfin sensible aux vraies réalités, elle ne chercherait plus à établir de relations que dans l'intérieur de l'individuel, voire tout au plus à constituer de petites synthèses, fragmentaires et discontinues. A ces affirmations la science moderne oppose un démenti par son exercice même; quand elle assemble, avec la mathématique, les nombres entiers, rationnels, irrationnels, sous l'idée unique de nombre réel; quand elle conjoint, avec la physique, les phénomènes optiques, électriques, énergétiques, sous l'idée unique de phénomène électromagnétique; quand elle s'efforce de réunir, dans une théorie unitaire, la physique de la matière et la physique des radiations; quand elle subsume, avec la biologie, tous les êtres du monde vivant sous l'idée unique d'origine monocellulaire; quand elle évoque, avec Niels Bohr, la jonction de l'avenir entre les conceptions de la physique atomique et les théories biologiques. Citons encore cette déclaration d'un des savants contemporains le plus souvent invoqué par les hérauts d'un esprit scientifique en rupture avec ses habitudes séculaires. « Le postulat qui est à la base de toutes les recherches scientifiques, l'acte de foi qui a toujours soutenu les savants dans leurs inlassables tentatives d'explication, consiste à affirmer qu'il doit être possible, parfois en faisant le pénible sacrifice d'idées longtemps admises ou de conceptions longuement utiles, d'arriver à une vue synthétique réunissant toutes les théories partielles suggérées par les divers groupes de phénomènes et les contenant toutes en elle malgré leur opposition apparente. Ainsi apparaît nettement, avec ses difficultés, ses échecs passagers et aussi ses éclatants triomphes, l'effort synthétique et unificateur de la science théorique qui cherche à ramener à une sorte d'unité intellectuelle l'immense complexité des faits<sup>1</sup>. » Et encore : « C'est l'espoir toujours renaissant des théoriciens de la physique d'arriver, malgré la complexité sans cesse plus grande des phénomènes connus, à construire des doctrines synthétiques de plus en plus vastes dont chacune contienne et complète les précédentes. » Le même maître dénonce l'unification du savoir, vers laquelle continue de tendre la science, sous une forme particulièrement malmenée de nos novateurs : la simplification : « L'esprit des savants, dit-il, *qui vise à la*

(1) L. DE BROGLIE, *Matière et Lumière* : « Un exemple des synthèses successives de la physique; les théories de la lumière », p. 158.

*simplicité* ne pouvait être satisfait d'avoir à invoquer quatre-vingt-douze espèces différentes de corpuscules élémentaires. La découverte expérimentale d'une constitution granulaire de l'électricité *est venue simplifier les choses* <sup>2</sup>. » Et l'un de ses pairs : « A chaque progrès important, le physicien découvre que les lois expérimentales se simplifient de plus en plus <sup>3</sup>. » Il semble que les annonceurs d'un « nouvel esprit scientifique » ne doivent pas toujours compter sur les savants pour appuyer leur thèse <sup>4</sup>.

*Réussites de l'esprit de synthèse.* — D'autres vous ont dit les immenses progrès que l'esprit de synthèse a valu à la science; ils vous ont certainement signalé — permettez-moi de vous les rappeler s'ils ne l'ont fait — quel prodigieux avancement ce fut pour elle de découvrir un phénomène unique dans la respiration et dans la combustion, dans la chimie des corps minéraux et celle des corps organiques, dans le mécanisme de la vaporisation et celui de la dissociation, synthèse due à Sainte-Claire Deville, dans le phénomène lumineux et le phénomène électrique, unification due à Maxwell. Une synthèse étonnamment fertile a été celle qui répartit les corps chimiques en diverses familles selon leur charge nucléaire (c'est la classification de Mendeleïef); elle répondait si bien à la réalité que certaines cases ayant été laissées vides parce que les corps qui devaient les occuper suivant la classification n'existaient pas, il est arrivé qu'un grand nombre de ces corps ont été, depuis, découverts. Voilà une prévision, qui s'est montrée tout à fait juste et qui a été due tout entière à une heureuse synthèse. Je voudrais vous dire un mot d'une autre sorte de synthèse, très moderne, et éminemment féconde; c'est celle qui consiste à reconnaître une identité de nature entre des phénomènes apparemment fort différents parce qu'ils donnent lieu à des équations différentielles de forme identique, et cela d'une manière tout à fait indépendante des images par lesquelles nous les désignons. Ce mode de pensée a été admirablement mis en valeur par Poincaré au sujet des conceptions de Fresnel et de Maxwell sur la

2. L. DE BROGLIE, Id. p. 266.

3. EINSTEIN, *Where is science going*, cité par J. Jeans, *op. cité.*, p. 297.

4. Citons aussi l'unification des champs électro magnétique et gravitationnel. (Cf. André METZ, *la Théorie des champs unitaires de Einstein*, « Revue philosophique », 1929.) La théorie de la Relativité doit ses progrès, d'après Einstein, à ce qu'elle tend vers la « réduction du nombre des hypothèses et l'unification des concepts fondamentaux ».

nature de la lumière. « Ces conceptions, dit le grand mathématicien, sont profondément différentes, mais les équations différentielles auxquelles elles les ont amenés sont de la même forme. Elles nous apprennent, après comme avant, qu'il y a tel rapport entre quelque chose et quelque autre chose, seulement ce quelque chose nous l'appelions autrefois, avec Fresnel, *mouvement*, nous l'appelons maintenant avec Maxwell, *courant électrique*. Mais ces appellations n'étaient que des images substituées aux objets réels que la nature nous cachera éternellement. *Les rapports véritables* entre ces objets réels sont la seule réalité que nous puissions atteindre et la seule condition scientifique est qu'il y ait les mêmes rapports entre les objets qu'entre les images que nous sommes forcés de mettre à leur place. Si ces rapports nous sont connus, qu'importe que nous jugions commode de remplacer une image par une autre. » Vous sentez la fécondité pour l'esprit de synthèse, et donc pour la science, d'établir une unité sur des rapports entre les choses dont l'unité nous était masquée tant que nous nous en tenions aux images sensorielles. Il y a là un horizon illimité ouvert à l'esprit de synthèse.

Laissez-moi vous signaler une autre forme de la bienfaisance de l'esprit de synthèse; c'est son attitude en face des phénomènes qui viennent bouleverser nos conceptions établies; par exemple, en mathématique, le nombre irrationnel, le nombre imaginaire; récemment, en matière physique, le radium avec son soufflet à la loi de conservation de l'énergie. En face de ces phénomènes révolutionnaires il y a deux sortes d'esprits : les uns, pris d'une réelle panique, se ruent sur l'idée nouvelle, montrent une sorte de frénésie à coller sur l'ancienne étiquette « périmée », et à la jeter dans le caveau où dorment les dieux morts; les autres accueillent la nouvelle venue avec mauvaise humeur, avec méfiance et s'appliquent à défendre leur vieille maîtresse aussi longtemps qu'ils croient le pouvoir.

Ne nous le cachons pas, ces « sages » ont fait souvent beaucoup de mal à la science; par exemple, quand ils se sont dressés avec les Guy Patin et les Hoffmann contre les vues de Harvey sur la circulation du sang et en ont retardé d'un siècle l'adoption; quand ils ont rejeté avec les Schenver et les Henschell les idées de Spallanzani sur la fécondation des plantes; quand ils ont repoussé avec Sainte-Claire Deville et Berthelot la théorie atomique dont ils empêchèrent pendant

quarante ans l'enseignement; quand ils s'opposèrent durant des années avec Mach et Ostwald à l'assimilation einsteinienne de la masse et de l'énergie. Mais, d'autre part, quel service ils ont rendu à la science en s'efforçant, et très souvent y réussissant, de faire entrer le fait révolutionnaire dans un concept acquis, dont ils suscitaient ainsi l'élargissement et donc l'enrichissement; par exemple, quand ils expliquent le nombre irrationnel par une combinaison de nombres rationnels ou quand ils font rentrer le phénomène radioactif (j'emprunte ceci au beau livre de M. Lalande, *Lectures sur la philosophie des sciences*) dans le concept de décomposition atomique. Enrichissements qui sont dus au désir *d'unification des phénomènes*, c'est-à-dire à l'esprit de synthèse.

*Des fausses synthèses.* — L'honnêteté scientifique qui préside à nos séances veut que nous ne laissions pas de signaler les erreurs de l'esprit de synthèse, les unifications artificielles, faites sur des caractères de pure surface des phénomènes, les fausses synthèses, qui ont longtemps entravé la marche de la science. C'est ainsi qu'on a longtemps réparti les équations algébriques suivant le nombre de leurs termes, caractère qui ne renseignait en rien sur le fond de leur nature, jusqu'au jour où on les a rangées *selon leur degré*, le degré répondant à la difficulté plus ou moins grande qu'exige leur résolution et par conséquent à leur complexité fondamentale; ou encore qu'on a longtemps classé les langues en monosyllabiques, agglutinantes et flexionnelles, caractères tout extérieurs qui ne renseignaient nullement sur ce que leurs différences ont d'essentiel, alors que s'est montrée féconde la répartition qu'on en a faite en langues *analytiques* d'une part et *synthétiques* de l'autre. Le passage des synthèses faites sur les caractères superficiels des phénomènes à celles qui reposent sur leur nature profonde est un des grands éléments de progrès de la science.

*Bienfaits de l'esprit contraire à l'esprit de synthèse.* — La probité veut également — rappelons nous le mot de Socrate : il faut savoir aussi plaider la cause du loup — la probité veut que nous reconnaissons ce qu'a fait pour la science *l'esprit contraire à l'esprit de synthèse*, l'esprit *dissociateur*, l'esprit qui met en relief la *spécificité* de certains phénomènes. Je ne vous en donnerai qu'un exemple, mais que je crois saisissant : c'est celui de l'esprit énonçant la spécificité des *phénomènes sociaux*, créant la sociologie. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, l'esprit n'a voulu comprendre les phénomènes sociaux qu'en

les intégrant dans un concept non fait pour eux; tantôt dans le concept de race [l'état social d'un groupe est déterminé par son indice céphalique (Gobineau, tel docteur allemand)], tantôt dans le concept d'hérédité [la condition sociale des ouvriers est une conséquence mathématique des défauts héréditaires de leur corps et de leur esprit (Alexis Carrel)], soit du concept de famille [la constitution d'un Etat est un effet nécessaire de celle de la famille (Fustel de Coulanges)], soit du concept de milieu physique [le caractère social, voire politique, d'un peuple est prévisible selon qu'il parcourt des routes, qu'il habite la montagne, la plaine, ou le bord de la mer (Le Play, Ratzel)], soit du concept de l'instinctivité animale [l'homme tend vers la société comme l'abeille vers la ruche (Maeterlinck)]. Toutes ces conceptions se sont avérées inadéquates à leur objet et l'esprit semble n'avoir pris de celui-ci une idée un peu féconde que depuis qu'il a admis ce qu'il appelle la spécificité des phénomènes sociaux et fait un concept exprès pour eux. Il est vrai que souvent l'esprit commet ensuite la faute contraire, s'appliquant à faire rentrer dans les faits sociaux tous les faits humains, bien qu'un très grand nombre d'entre eux ne soient pas sociaux, du moins exclusivement, et méconnaissant de ce fait, cette fois, la spécificité. Tel, par exemple, Marx prononçant que « ce n'est pas la conscience de l'homme qui détermine son existence sociale, mais au contraire son existence sociale qui détermine sa conscience », comme s'il n'y avait pas, dans la conscience individuelle, toute une part qui ne relève point du social. De même voulait-il, ayant discerné, parmi les faits historiques, le fait économique, que tous les faits historiques fussent de nature économique. Il semble que l'esprit, après qu'il a eu le courage de former de nouveaux concepts, doive faire preuve d'un autre courage : résister au mouvement qui le porte, dans l'ivresse de sa découverte, à les doter d'une immensité d'embrassement qu'ils n'ont pas. Mais vous me direz que cette ivresse est inséparable de la découverte et que ceux qui en sont incapables ne découvrent jamais rien. Ce qui pourrait bien être vrai.

*L'esprit de synthèse et le monde moderne.* — Je terminerai cette causerie en vous invitant à nous demander quel est le sort de l'esprit de synthèse à l'heure actuelle, quelle est sa situation devant le monde contemporain.

Il faut le reconnaître, l'esprit de synthèse est actuellement en échec. Ou bien il est nettement dévalorisé, méprisé; ou bien

il est soi-disant observé, mais exercé à faux et d'une manière tout à fait tendancieuse; ou bien enfin il est très sincèrement respecté, mais ceux qui le respectent avouent qu'ils ne réussissent plus à l'appliquer.

L'esprit de synthèse, dis-je, est nettement déprécié, méprisé. C'est le cas des artistes contemporains, dont je ne vous apprends pas qu'ils ne respectent que le particulier, l'individuel, le non-communicable, le non-général. Ils pourraient tous se réclamer de Nietzsche déclarant, en bon romantique, que « généralisation est synonyme de bêtise » et plus encore de Valéry, romantique méconnu, proclamant qu' « il n'y a d'universel que ce qui est assez grossier pour l'être ». Le curieux est que l'auteur de ce mot, si profondément opposé à tout esprit de science, passait pour un esprit scientifique, voire auprès de certains savants. Mais ce phénomène de mal-donne vaudrait toute une causerie; il tient à un désir de flirt qu'ont certains savants, particulièrement français, avec des littérateurs en vogue. Ajoutons que l'hostilité des littérateurs modernes à tout esprit de synthèse se signe par leur assaut contre toute introduction de l'esprit cartésien dans l'ouvrage littéraire; cette introduction se traduisait par la valorisation de l'ouvrage *organisé, composé* dont les parties se subordonnent, ou du moins s'y efforcent, à une idée centrale (exemple-type : *l'Esprit des Lois*); conception entièrement ruinée par l'influence de Stendhal, ennemi-né de l'esprit de synthèse, qui ne veut connaître que les petits faits et est devenu le maître à penser de tous nos littérateurs actuels, voire à prétention idéologique, comme un Gide ou un Alain. Auprès de nos artistes, de nos écrivains, de nos littérateurs, l'esprit de synthèse est en pleine faillite.

Quelle est sa situation auprès des philosophes? Les uns lui signifient, eux aussi, carrément leur mépris. C'est éminemment le cas de Bergson, maître en cela des artistes dont je viens de parler, quand il proclame que l'état de conscience supérieur est celui où l'homme prend possession de lui-même dans ce qu'il a d'unique, de non commun avec d'autres, alors que les états de conscience généraux — notamment ceux qui s'expriment par le langage — sont d'une basse qualité. Il est vrai qu'il nous assure que l'individu, par cette étreinte de son moi dans ce qu'il a de plus profond parce que de plus incommunicable, vient communier avec celui de tous les autres et même avec la conscience du monde inanimé, avec la conscience de l'Univers; ce qui serait évi-

demment le *nec plus ultra* de la synthèse. Reste à savoir ce que c'est que la conscience de l'Univers, question au sujet de laquelle on nous laisse sur notre faim. Je doute qu'une telle « synthèse » vous apparaisse, selon les termes de notre programme, comme une idée-force dans l'évolution de la pensée humaine, comme un ferment de progrès intellectuel. Je doute aussi que vous trouviez un enrichissement de l'esprit dans ces synthèses pratiquées par une certaine philosophie moderne, lesquelles consistent en des conciliations absolument arbitraires, inspirées par un désir de plaire à tout le monde qui n'a rien à voir, au contraire, avec le souci de la vérité; par exemple, celle de M. Jean Lacroix, rédacteur philosophique du *Monde*, appairant le cartésianisme et le bergsonisme « parce qu'ils ont tous deux pour base : expérience et liberté », alors que l'expérience revient chez Descartes à traduire la réalité en termes intellectuels au lieu qu'elle consiste pour Bergson à s'unir à la réalité elle-même à l'exclusion des vues « déformatrices » qu'en prend l'intelligence; où cette autre « synthèse » que je lisais hier dans une grande revue philosophique, qui proclame l'« intellectualisme » de la philosophie de Maurice Blondel, alors que celle-ci entend toucher le « réel » et non des « abstractions », l'« absolu » et non des rapports, « se prolonger en une philosophie de la religion », bref incarne la négation exacte de ce que tout le monde appelle intellectualisme. Encore une fois, si la philosophie actuelle se livre à une telle synthèse, qui n'est qu'une conciliation forcée, faite à coup d'abus des mots, à coups de *compelle intrare* et pour des raisons purement opportunistes, je crois que vous m'accorderez tous qu'elle pratique tout autre chose que ce que nous honorons ici sous le nom d'esprit de synthèse.

Je ne saurais laisser ces conciliations forcenées, ces expansions de grands sympathiques, sans dire un mot de la plus décidée : la conciliation de la science et de la religion, incarnée il y a un demi-siècle dans le célèbre ouvrage de Boutroux et tout récemment dans *L'Avenir de l'esprit*, de Lecomte du Noüy, dont vous jaugerez le sérieux quand vous saurez qu'il se demande pourquoi la science ne croirait pas à l'existence de Dieu puisqu'elle croit maintenant à l'existence des atomes... Notez que cette conciliation, qui était jusqu'à ce jour à sens unique, voulant concilier la religion avec la science, se veut parfois, aujourd'hui, en sens contraire; ainsi M. Julian Huxley — éminent savant, d'ailleurs

— nous conte que la science n'exclut pas la religion, puisque le savant à la religion de la science. C'est à peu près comme si je disais que j'ai de la religion puisque j'ai la religion de Beethoven. Pur jeu de mots. On ne peut se défendre d'évoquer la réponse de Renouvier à la fameuse « réconciliation » d'Herbert Spencer au début de ses *Premiers Principes* : « La science et la religion, dit l'auteur des *Essais de Critique générale*, n'ont aucunement besoin d'être réconciliées dès l'instant qu'elles restent chacune sur son terrain. » Mais je ne vous apprend pas que Renouvier est la bête noire de tout un monde de penseurs, précisément pour son refus de concilier le jour et la nuit.

Enfin, il est une autre classe d'hommes devant lesquels l'esprit de synthèse, pour dire le moins, passe présentement par une crise et cela est autrement important, pour l'objet qui nous occupe ici, que la défection des littérateurs et même des philosophes; ce sont les savants. Certes les savants continuent de penser avec les Broglie, les Einstein, les Languevin, que l'unification des phénomènes qu'ils enregistrent demeure leur vœu, que l'espoir de réaliser cette unité fait partie intégrante de l'esprit de science; mais beaucoup déclarent que cette unification, cette « synthèse », leur est, pour le moment du moins, impossible. C'est ce qu'a énoncé notamment l'éminent physicien M. Destouches à une récente séance de la Société de Philosophie. Cette impossibilité tient à ce que la science se trouve aujourd'hui devant deux ordres de phénomènes essentiellement irréductibles, du moins jusqu'ici, l'un à l'autre : les phénomènes de position, de localisation, de spatialité, et les phénomènes de force, d'énergie, de dynamisme, dont la notion exclut celle de la spatialité. L'espoir de concilier ces deux ordres, puis la nécessité d'y renoncer, est exposée par le créateur de la théorie des Quanta, Max Planck dans ses *Initiations à la physique*, et la page que je vais vous lire, bien que l'auteur n'ait certes aucune prétention à l'effet littéraire, ne laisse pas de comporter comme vous l'allez sentir vous-mêmes, quelque chose de dramatique, en raison de la rupture obligatoire qu'elle décrit avec certaines de nos habitudes mentales séculaires.

« Il y a, dans les phénomènes observés par la physique moderne, quelque chose d'absolument incompatible avec ceux enregistrés jusqu'ici; c'est le phénomène énergétique par rapport à la fréquence vibratoire. Une fréquence vibratoire, étant une grandeur locale, possède par là même une valeur

absolument déterminée en un lieu donné. L'énergie, au contraire, est une grandeur additive et, du point de vue de la théorie classique, il n'y a aucun sens à parler d'une énergie en un lieu donné. »

Et le grand penseur ajoute, non sans quelque ironie un peu diabolique :

« Et c'est cette énergie arbitraire jusqu'à un certain point qu'on prétend égaler à une fréquence vibratoire localisée! Vous voyez, conclut-il, l'abîme qui sépare les deux notions; pour le combler, il faut une démarche essentielle et inévitable et c'est cette démarche qui constitue effectivement une rupture avec certaines considérations tenues pour évidentes et intuitives par la physique classique. »

Nous tenons là ce que je crois pouvoir appeler le drame de la science moderne : à savoir que, d'une part, elle découvre que le caractère fondamental de la réalité est le dynamisme avec son refus d'occuper aucun lieu limité à lui-même si peu de temps que ce fût (c'est la faillite totale de la conception cartésienne — spatiale — du monde); et que, d'autre part, elle reconnaît (là, Bergson a pleinement raison) que la constitution de notre esprit n'est faite que pour comprendre le statique, le spatialement déterminé. Devant cette constatation nous voyons l'esprit humain prendre deux attitudes : les uns déclarent que l'Homme se fera un autre esprit : c'est la position de *l'Evolution créatrice* : « Notre esprit n'est pas fait pour comprendre le mouvement; eh bien? nous nous en ferons un autre »; c'est celle de Brunschvicg avec son évocation d'une Intelligence, « sans concept »; c'est celle de Bachelard avec son appel à un « nouvel esprit scientifique », ignorant de toute fixité, incessamment « mobile », essentiellement « anxieux »; c'est là une pure position de foi, une position messianique, l'apparition d'un tel esprit ne présentant pas le moindre rudiment; les autres prennent leur parti d'une constitution intellectuelle qui semble inchangeable, s'efforcent de rendre compte tant bien que mal de réalités pour la compréhension desquelles cette constitution n'est pas faite, vont jusqu'à accepter l'idée que nous nous trouverons peut-être un jour en face de phénomènes auxquels, avec la donnée de notre esprit, nous ne pourrions plus rien comprendre. C'est la déclaration de Louis de Broglie se demandant, dans son ouvrage *Physique et Microphysique*, si nous n'en viendrons pas, un jour, avec nos explorations de plus en plus poussées de la matière, à nous

« heurter aux limites de compréhension de notre esprit » ; celle du grand savant américain, James Jeans, prononçant, dans ses *Nouvelles bases scientifiques de la Science*, que, « s'il existe au fond de la nature une réalité telle que nous ne puissions plus y appliquer notre Intelligence telle que nous la constatons, cette réalité dépassera nos capacités scientifiques ».

Mesdames, Messieurs, encore une fois, malgré cette impossibilité de raccorder certains phénomènes nouvellement observés avec ceux de l'ancienne physique, les savants n'abandonnent pas l'espoir qu'elle se fera un jour ; L. de Broglie semble même penser qu'elle pourrait bien se réaliser par un approfondissement encore plus poussé de la position de quantum d'action. Leur impuissance actuelle à unifier toutes les manifestations de l'Univers ne leur paraît nullement définitive et la volonté de synthèse reste un des traits fondamentaux de l'esprit scientifique. Je crois que, pensant à leurs successeurs qui feront, parce qu'elle doit se faire, cette synthèse qu'ils n'ont pas pu mener à bien, ils diraient volontiers de la nature, comme Wotan endormant Brünnhilde, ce mot fait de mélancolie mais d'espoir : « Qu'elle s'éveille aux bras d'un autre plus heureux que moi ! »